

PAUL BOURGET

essais
de psychologie
contemporaine
études littéraires



tel gallimard

Extrait de la publication

Préface

Quatre pages, intitulées « Théorie de la décadence », ont contribué plus que tout le reste du livre à la réputation des *Essais de psychologie contemporaine*. Quatre lignes, même, sont dans la mémoire de tous ceux qui s'interrogent sur ce concept fluide et brûlant :

Un style de décadence est celui où l'unité du livre se décompose pour laisser place à l'indépendance de la page, où la page se décompose pour laisser place à l'indépendance de la phrase, et la phrase pour laisser place à l'indépendance du mot (p. 14)¹.

C'est de *style*, donc, qu'il est question, dans cette phrase à trois niveaux. Les écrivains lexicologues sont visés bien sûr — Goncourt, Huysmans — qui déplacent le mot, le recherchent, l'inventent : le néologisme est un signe de décadence. Pourtant, ce ne sont pas eux qui ont suggéré cette « théorie », mais un poète décadent non pas dans la forme mais dans l'esprit, décadent par l'intelligence de la décadence.

Pour Bourget et ses contemporains, Baudelaire est encore un être double : un profil de poète « analyste » ; un autre de mystificateur. L'auteur des *Essais de psychologie* s'intéresse avant tout aux *Fleurs du mal*, mais il n'oublie pas les « paradoxes outranciers » et les « mystifications laborieuses » de l'autre Baudelaire. Dans *Le Parlement*, où il tient une chronique, il nous le montre, élève à Louis-le-Grand, traduisant *magnum proventum* par « grande provende » pour épater ses maîtres et ses camarades, ou récitant des vers au beau milieu d'un bain public, ou sortant d'un

1. Je renvoie, entre parenthèses, aux pages de la présente édition.

confessionnal en traitant le curé d'imbécile¹. Bourget fait la part du génie et « la part de mystification », et dans celle-ci la part de « la légende » — les anecdotes « pullulent sur son compte, vraies ou fausses² » — et de ce que rapportent ceux qui *ont connu* Baudelaire. Banville pourtant lui fit grief de ses contributions à la légende : il conteste, dans une lettre publiée au *Gil Blas* le 21 octobre 1883 (quelques jours après la publication des *Essais de psychologie*), les allusions de Bourget aux mystifications de Baudelaire, produisant son témoignage à lui :

Eh bien, mon cher poète, on vous a trompé comme dans un bois et, sur ce point, la part une fois taillée à la légende, rien ne demeure avéré et il ne reste rien du tout. J'ai été, moi (pardonnez ce haïssable *moi*), un des amis intimes ; j'ai eu la joie, l'inestimable fortune de rencontrer Baudelaire et de l'aimer, lorsqu'il venait d'avoir vingt ans ; depuis ce moment-là jusqu'à celui où il nous fut enlevé, je n'ai pas cessé de le connaître intimement, et je vous jure que son esprit robuste, précis, essentiellement français, et que sa chère âme ont toujours été pour moi clairs comme de l'eau de roche. Ah ! défiez-vous des gens *qui ont connu Baudelaire*³ !

Banville et Bourget se séparent sur ce double du poète, son ombre légendaire. Mais au-delà, un autre désaccord apparaît, à partir duquel nous pouvons mieux comprendre le point de vue de Bourget, la position où s'est placé l'auteur des *Essais de psychologie contemporaine*.

Banville appartient à un certain XIX^e siècle romantique, idéaliste : le poète éclaire le monde. Bourget à un autre XIX^e siècle, et son livre est un de ceux qui le font le mieux comprendre. En dépit de la permanence du pessimisme qu'il observe et sur laquelle nous reviendrons, et malgré toutes sortes de transmissions ou d'héritages, une rupture s'est produite dans le XIX^e siècle. Une nouvelle religion est apparue, que l'on nommera *science* ou *réel*, avec ses dogmes : le scientisme, le réalisme, le positivisme. Le Bourget de 1880 mêle encore, dans une certaine mesure, ces deux XIX^e siècles, mais il appartient au second. Plus tard, il séparera explicitement le XIX^e siècle « chimérique », qui commence en

1. « Au concours général », *Le Parlement*, 5 août 1880 et « Moqueurs et moqués », *ibid.*, 22 septembre 1880.

2. « Moqueurs et moqués », *ibid.*

3. Banville, *Lettres chimériques*, Charpentier, 1883, p. 279.

1789, et le XIX^e siècle « scientifique ». Le siècle de Musset aboutissait « à la plus douloureuse et à la plus impuissante des anarchies », et c'est

contre cette douleur et cette impuissance que s'est produite la réaction de 1850. Les noms de Renan, de Taine, de Flaubert, de Dumas fils, des Goncourt, de Baudelaire sont parmi ceux qui symbolisent le mieux cet effort des lettres françaises pour se dégager du mirage romantique¹.

Bourget écrit ceci en 1922. Lorsqu'il étudiait Renan, Taine, Flaubert, Dumas fils, Goncourt ou Baudelaire, au début des années 1880, il n'insistait guère sur ce rôle rupteur. Son point de vue s'est radicalisé. Il a rallié ceux qu'il nommait alors avec méfiance, « les apôtres de la réaction ». On le voit évoluer, déjà, au fil de la longue genèse des *Essais de psychologie*. Le lien va lui apparaître de plus en plus étroit, par la notion même de décomposition, entre la décadence et la démocratie, qui accomplit sa « besogne d'éparpillement ». En 1880, il se sentait contemporain de son siècle :

Que nous haïssions la démocratie ou que nous la vénérions, nous sommes ses fils, et nous avons hérité d'elle un besoin impérieux de combat. Le XIX^e siècle obscur et révolutionnaire est dans notre sang (...). Catholiques ou athées, monarchistes ou républicains, les enfants de cet âge d'angoisse ont tous aux yeux le regard inquiet, au cœur le frisson, aux mains le tremblement de la grande bataille de l'époque (p. 58).

Ce Bourget de trente ans, qui ressemblait à Rastignac et à Julien Sorel, selon Élémir Bourges, avec quelque chose du dandy et de l'officier de hussards², c'est l'auteur des *Essais de psychologie contemporaine*. Il n'est plus exactement un débutant, commence à marquer son territoire, à exercer une influence. Son premier article de critique a paru dans *La Renaissance littéraire et artistique*, le 28 décembre 1872³ : il a vingt ans. Dans les années 1870, il publie des vers dans diverses revues, et les réunit en recueils. De *La Vie inquiète* (1875) aux *Aveux* (1882), où toute une

1. *Quelques témoignages*, t. I, p. 256 (« Réflexions sur le XIX^e siècle », 1922 ; à propos du livre de Léon Daudet : *Le Stupide XIX^e siècle*).

2. Élémir Bourges, « Un critique : M. Paul Bourget », *Le Gaulois*, 18 octobre 1883, p. 1.

3. « Le roman d'amour de Spinoza », recueilli quarante ans plus tard, en 1912, dans le tome I des *Pages de critique et de doctrine* (p. 205-215).

section est intitulée « Spleen », on voit s'affirmer l'inspiration baudelairienne, parfois jusqu'au mimétisme :

Enfer ? Néant ? Effort nouveau ? Divin séjour ?
Qui sait ton mot, ô dur voyage sans retour¹ ?

Mais il suffit de citer ces deux vers, si imbus soient-ils des *Fleurs du mal*, pour que l'on comprenne que là n'était pas sa vocation. Parallèlement, il entreprend une carrière de critique et de chroniqueur, il collabore à *La Revue des deux mondes* (« Le roman réaliste et le roman piétiste », 15 juillet 1873, contre les naturalistes et Zola), au *Siècle littéraire* (« Notes sur quelques poètes contemporains », 1^{er} avril 1875), à *La Vie littéraire* (un article sur Musset, 3 mai 1877 ; une longue étude, « La genèse du roman contemporain », 15, 22 août, 5 septembre 1878), au *Globe*, en 1879-1880².

Bourget, toute sa vie, aura collaboré à de nombreux journaux et revues, écrit d'innombrables articles. Mais la collaboration décisive, la plus importante pour sa réputation et pour la conception des *Essais de psychologie contemporaine*, est celle qu'il assure, d'une part, au *Parlement*, à partir du 1^{er} janvier 1880, jusqu'au 27 décembre 1883, et qu'il poursuit jusqu'en 1886, de façon moins régulière, dans le *Journal des débats*, lorsque celui-ci absorbe *Le Parlement*³ ; d'autre part, à la revue bimensuelle fondée et dirigée par Juliette Adam : *La Nouvelle Revue*⁴, où, entre le

1. Dans un poème intitulé *La Mort (Les Aveux)*, qui rappelle naturellement *Le Voyage des Fleurs du mal*. D'autres exemples de ce mimétisme baudelairien : « Tu les voyais, mon âme (...) (*Débauche*), rappelant le début d'*Une charogne* ; ou « Ma jeunesse ne fut qu'une longue agonie » (*Spleen*), calqué sur l'*incipit* de *L'Ennemi* : « Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage ».

2. Sur ces années de formation et ces collaborations de presse, il faut consulter le chapitre que leur consacre Michel Mansuy dans son livre : *Un moderne, Paul Bourget : de l'enfance au « Disciple »* (Deuxième partie, chapitre III : « Premières années de journalisme, 1879-1881 »). Je renvoie le lecteur, s'il veut en savoir plus sur « le premier Bourget », à ce livre fondamental. Mais je tiens aussi à remercier son auteur, Michel Mansuy, qui m'a ouvert généreusement ses archives personnelles.

3. Voir l'article de I. D. McFarlane, « La collaboration de Paul Bourget au *Parlement* et au *Journal des débats* », *Les Lettres romanes*, 1^{er} novembre 1957 et 1^{er} février 1958.

4. Juliette Adam avait fondé *La Nouvelle Revue* en octobre 1879 ; elle la dirigera jusqu'en 1899. À côté de Bourget, elle publie Loti et Vallès (*L'Insurgé* en août-septembre 1882). Bourget évoque le « grand salon littéraire » qu'elle ouvre en 1880 pour mieux lancer sa revue, dans une chronique du *Parlement* (« Salons et clubs », 18 novembre 1880) ; il rendra compte de *Païenne*, roman d'« une femme d'un grand cœur et d'un grand esprit », dans le même journal (12 juillet 1883) ; c'est à elle qu'est dédiée, en « reconnaissant hommage », l'édition « définitive » des *Essais de psychologie contemporaine*, en 1899. Il consacrera ensuite deux articles à ses *Mémoires*, en

15 décembre 1881 et le 1^{er} octobre 1885, il publie une série, intitulée « Psychologie contemporaine — Notes et portraits », de dix études qui constitueront les dix chapitres des *Essais de psychologie contemporaine*. Un premier volume paraît sous ce titre à la fin de 1883, recueillant les essais sur Baudelaire, Renan, Flaubert, Taine et Stendhal. Un second suivra, réunissant les textes sur Dumas fils, Leconte de Lisle, les Goncourt, Tourguéniev et Amiel, sous le titre *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*, à la fin de l'année 1885. L'ensemble de ces dix études (présentées dans un ordre qui n'est pas exactement celui de la publication en revue¹) forme l'armature des *Essais*. Bourget poursuivra sa collaboration à *La Nouvelle Revue*, pour y publier non plus de la critique mais des chroniques, des nouvelles, ou des romans en feuilleton. Son roman le plus célèbre, *Le Disciple*, y est imprimé de février à mai 1889, avant de paraître en volume chez Lemerre. Mais le critique garde en lui l'idée qu'il développait dans ses articles et recueils entre 1881 et 1885, et lorsque Plon entreprend ses *Œuvres complètes*, en 1899, il donne en tome I — priorité significative — une nouvelle édition, « définitive et augmentée d'appendices » ainsi que l'indique la page de titre, de ses *Essais de psychologie contemporaine*, où les deux livres de 1883 et 1885 sont réunis en un seul volume et où chacune des dix études originelles est prolongée, « augmentée », d'un ou de deux « appendices », seize au total dans le livre, numérotés de A à P, et qui sont eux aussi des articles publiés entre-temps². Cette édition « définitive » ouvre les *Essais de psychologie contemporaine* à d'autres auteurs, à des œuvres souvent plus récentes. Elle donne au plan du livre, à la « table des matières », une forme particulière, ajoutant à l'armature initiale tout un réseau annexe distribué et relié à chacun des dix chapitres, comme un meuble qui aurait de grands et de petits tiroirs.

Il fallait retracer sommairement l'histoire de la publication des *Essais de psychologie contemporaine* pour comprendre le dessin général et suggérer la composition d'un livre qui est à la fois un

juillet 1907 et janvier 1909 (recueillis dans *Pages de critique et de doctrine*, 1912, t. II).

1. Pour le premier volume, en 1883, Bourget intervertit Stendhal et Taine. Ainsi le livre s'ouvre sur Baudelaire, se ferme sur Stendhal, et met en alternance Renan et Taine, les deux essayistes, les deux vivants. Le volume de 1885 bouleverse plus encore l'ordre de la revue. Voir la notice bibliographique, p. 457.

2. Voir la même notice bibliographique, ci-dessous p. 458.

recueil d'articles et un essai en plusieurs essais, traversant des paysages différents, parfois même contrastés, pour y retrouver la même « nature intellectuelle ». Seule une véritable édition critique, montrant les différentes étapes du texte et les remaniements parfois très significatifs que l'auteur lui a imposés, de la publication en revue aux volumes de 1883 et de 1885, puis à celui de 1899, montrerait toute la complexité de cet *opus in fieri*. Lorsqu'en 1901, Plon fit reparaitre les *Essais de psychologie contemporaine* dans le texte de l'édition définitive, avec les appendices, mais en deux tomes, retrouvant la bipartition des éditions originales, vingt ans s'étaient écoulés depuis le premier article, en décembre 1881, qui nous font mesurer la résistance et la persistance du projet. Et lorsqu'en 1899, l'auteur produit cette édition « définitive », il ne choisit pas ce terme au hasard : il veut interrompre son enquête sur le siècle, arrêter l'affluence des documents, des lectures, des réflexions qui nourrissent ces *Essais* depuis vingt ans, et qui peut-être rappellent leur auteur au siècle qui s'achève, encombrant sa carrière désormais confirmée de romancier. Car Bourget, retournant sa fortune, a fait le contraire de Sainte-Beuve : il est passé de la critique à la fiction.

Mêlant les genres, et dans une certaine mesure, les âges, joignant un point de vue sur Benjamin Constant à sa réflexion sur Baudelaire, un discours sur Maxime Du Camp au chapitre final sur Amiel, après avoir, déjà, introduit des considérations sur les naturalistes et sur Zola dans l'étude sur Leconte de Lisle, pratiquant la digression, celle qui revient au but, croisant à travers tout le livre ces mots en *isme* qui le captivent visiblement : *dilettantisme*, *cosmopolitisme*, *nihilisme*, *pessimisme*, distribuant chacun d'eux comme une identité flottante, qui se déplace d'un auteur à l'autre : le *dilettantisme* à Stendhal, mais aussi à Renan, le *pessimisme* à Baudelaire, mais aussi à Flaubert, à Goncourt, à Dumas, le *nihilisme* à son inventeur slave, Tourguéniev, mais sans oublier que l'auteur de *Madame Bovary* l'avait éprouvé, ce critique-là nous emmène naviguer dans les mers du siècle plutôt que marcher dans les allées étroites ou les sous-bois indiscrets de l'anecdote biographique¹. Il est sûr que cette souplesse de

1. Chacun des concepts qui font à la fois l'unité et la diversité des *Essais de psychologie* mérite d'être étudié pour lui-même, comme un *courant* de l'œuvre ; c'est ce qu'ont fait Raymond Pouilliart (ses deux articles de 1951 et 1952) et Mario Matucci (son étude de 1963, traduite en français en 1988).

perspective, cette ductilité du concept, ce regard toujours mobile sur les œuvres et les auteurs, a donné aux *Essais de psychologie contemporaine* une « qualité de ton¹ » qui n'a pas d'équivalent dans la critique française. *Critique* n'est d'ailleurs peut-être plus le mot. L'auteur le déclare au début de sa première préface, en 1883 : son but n'est pas exactement de faire « ce que l'on peut proprement appeler de la critique ». Il a pris sur la question une position ferme, presque polémique, dans un article publié dans *Le Parlement* le 8 mars 1883 : « *Le De Profundis* de la critique ». La critique ancienne croyait à un canon, elle évaluait et jugeait selon des principes esthétiques établis. La nouvelle critique découvre dans l'œuvre un organisme vivant, qu'il faut analyser :

Ce que les écrivains contemporains qui font métier d'analyser les livres d'hier ou d'aujourd'hui, découvrent et affirment, ce sont les lois de la sensibilité ou de l'intelligence. Ils travaillent au moyen des littératures à une histoire naturelle des esprits. Les uns, comme Sainte-Beuve le disait lui-même, procèdent à la manière des botanistes et décrivent soigneusement des échantillons divers de la flore intellectuelle, sans aboutir à des conclusions théoriques sur cette flore elle-même et ses origines. D'autres, au contraire, et c'est le cas de M. Taine, procèdent par voie de vérification. Leur point de départ est une hypothèse sur la pensée, et l'histoire littéraire est pour eux comme une immense expérience instituée par la nature, grâce à laquelle ils élucident et précisent leur généralisation théorique².

La filiation est établie : Sainte-Beuve, et Taine surtout, qui lui avait écrit en mai 1881 : « Mon principe est qu'un écrivain est un psychologue³ ». C'est à lui que Bourget fait écho dans l'article de mars 1883 : il faudrait « substituer » au mot de critique « cet autre mot plus pédant mais plus précis de psychologie », ce mot qu'il avait d'ores et déjà adopté en décembre 1881, comme titre de la série qu'il publie dans *La Nouvelle Revue* : « Psychologie

1. Je reprends la formule de Charles Du Bos (*Approximations*, rééd. Fayard, 1965, p. 239 ; « Réflexions sur l'œuvre critique de Paul Bourget », décembre 1921-janvier 1922).

2. « *Le De Profundis* de la critique », *Le Parlement*, 8 mars 1883 ; recueilli sous le titre « Réflexions sur la critique », dans *Études et portraits*, t. I, 1888, p. 299-306. Voir le texte complet de cet article ci-dessous, p. 444-448.

3. Taine, *sa vie et sa correspondance*, Hachette, t. IV, 1907, p. 114 (lettre à Bourget, 9-10 mai 1881). « Des logiciens, on en trouve encore, mais des psychologues, des gens qui voient le dedans d'un esprit, sa structure, son développement, depuis Sainte-Beuve, il n'y en a plus », lui écrira-t-il encore le 30 novembre 1884 pour le féliciter de l'article qu'il lui a consacré dans *L'Illustration* (*ibid.*, p. 189).

contemporaine ». Il le gardera. C'est à Taine également, qu'il doit le projet de son livre, ou du moins l'encouragement décisif :

Vous savez ou plutôt vous ne savez pas combien je souhaite vous voir attelé à un livre ; il y a trop de talent dans vos articles ; on ne jette pas ainsi des perles dans la rue ; enfiler les vôtres, dans un solide fil d'or¹.

« La rue », ce sont les chroniques du *Parlement*, qui sont le complément des *Essais de psychologie contemporaine*. Bourget se distribue avec une parfaite économie de ses moyens : au *Parlement*, la « psychologie contemporaine » au quotidien, tableaux de mœurs, tourisme, comptes rendus ; à *La Nouvelle Revue*, l'étude des « manifestations littéraires de la sensibilité contemporaine » (p. 129). C'est à Taine encore qu'il doit le goût du travail d'archiviste des mentalités. Il lui doit enfin et surtout cette conception de la littérature considérée non plus comme « un produit artificiel et arbitraire de la volonté » mais comme « une chose vivante et nécessaire, soumise aux lois qui régissent les autres manifestations de la vie² ». Mais il prolonge le point de vue de Taine jusqu'à le contredire. On a montré, écrit-il en parlant implicitement de lui,

comment la Vie de l'œuvre littéraire procède de la Vie de l'auteur, laquelle procède à son tour de la Vie de sa race, laquelle se modifie d'après les influences du milieu et du moment, — si bien qu'on peut reconnaître, dans les pages d'un livre, l'abrégé ou, si l'on veut, le raccourci d'un nombre considérable de faits de tous ordres. Il reste à considérer la Vie de l'œuvre littéraire en elle-même, et indépendamment de ses causes. Car le propre de toute chose vivante est d'être à la fois l'aboutissement d'une série de phénomènes antécédents, et un phénomène nouveau, qui dépasse les autres en les résumant³.

Le déterminisme tainien tirait l'œuvre de la « race », du « milieu » et du « moment ». Selon Bourget, qui renvoie les effets à la cause, l'œuvre crée elle-même un moment, une race, un milieu : « Le langage vulgaire qui emploie le terme de poète, c'est-à-dire de créateur ne s'est pas trompé. Dans toute œuvre supérieure, il y a bien création⁴ ». Le point de vue de Bourget se

1. Même lettre du 9-10 mai 1881 (*ibid.*, *loc. cit.*).

2. Bourget, « Les espèces littéraires », *Le Parlement*, 13 décembre 1883.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

fonde sur deux retournements. Retournement de l'argument de Taine : l'œuvre n'est plus création au sens où elle est créée, mais au sens où elle crée. Et retournement de la boutade de Flaubert, qu'il cite (p. 120) : « Le premier venu est plus intéressant que Gustave Flaubert, parce qu'il est plus général et par conséquent plus typique. » L'auteur des *Essais de psychologie contemporaine* rétablit les termes du paradoxe : « Pour acquérir une valeur typique, il faut être le plus individuel qu'il est possible » (p. 41). Il déduit les caractères d'une époque, d'une génération, d'un siècle même peut-être, de l'étude de quelques sauvages ou solitaires, qui sont comme malgré eux des « conducteurs d'esprits » (p. 227). C'est là même ce qui distingue le grand écrivain — il est « le chef de file d'une série d'esprits analogues qu'il exprime en les résumant¹. Formulée de cette manière abrupte, l'idée peut paraître élémentaire. Mais Bourget s'y accroche. Elle va s'affiner et s'affirmer, en devenant l'étude de la « psychologie contemporaine » à partir de l'analyse de l'œuvre de ces « chefs de file » ou « conducteurs d'esprits » que sont les Baudelaire, Renan, Flaubert, Taine, Stendhal, les Dumas, Leconte de Lisle, Goncourt, Tourguéniev, Amiel.

Pour comprendre ce que j'appelle le point de vue de Bourget et qui est l'intelligence même de son livre, il faut saisir aussi un certain *décalage* qu'il introduit, une complexité du regard sur un « passé immédiat encore mêlé au présent² ». Partons de l'objection que Taine lui a faite : « les écrivains que vous proposez d'étudier ne forment pas un groupe naturel ». Certains sont des « psychologues proprement dits », d'autres des « artistes », d'autres encore des « scientifiques³ ». Taine, qui venait de lire le premier des *Essais de psychologie*, ne saisissait pas encore le but que se fixait Bourget, qui n'est pas tant la cohérence entre les auteurs étudiés que la convergence de leur influence. Le titre du livre est sans mystère à cet égard : le but, c'est la « psychologie contemporaine ». Et le moyen suppose une sorte d'anachronisme méthodologique. Pour comprendre l'âme de la génération de 1880, il faut se tourner vers les auteurs et les œuvres qui déterminent ses

1. Préface au *Roman comique* de Scarron, Librairie des bibliophiles, 1880, p. III.

2. Ce sont les termes de Thibaudet (son article dans la *Revue hebdomadaire*, 1923, p. 389).

3. Lettre de Taine à Bourget, 24 novembre 1881, saluant l'article sur Baudelaire (*Taine, sa vie et sa correspondance*, éd. cit., t. IV, p. 137).

affinités, influencent ses choix de vie, sa philosophie, ses comportements. Or, selon Bourget sa génération se tourne vers des auteurs qui ont écrit dans les décennies qui précèdent, vers des œuvres composées ou publiées entre 1850 et 1870, sous le Second Empire précisément¹. L'exemple le plus significatif est celui du pessimisme, qui est sans doute le caractère le plus marqué de la génération de 1880 ; la presse en est habitée et bien d'autres que Bourget y font écho. Et le phénomène va bien au-delà des cercles intellectuels : Bourget consacre deux articles, le 20 janvier 1884 et le 16 juin 1885, dans le *Journal des débats*, à ce phénomène endémique, qui frappe la jeunesse contemporaine, et jusqu'aux étudiants naguère si insouciants et si joyeux. Or l'impulsion du pessimisme n'est pas contemporaine. C'est un phénomène qui a des germes bien français, et des racines dans le milieu du XIX^e siècle.

Distinguant le but et le moyen, ou le sujet et l'objet de son enquête, Bourget applique une loi naturelle : la loi du retardement des effets par les causes. Baudelaire, qui parlait lui aussi de « générations », l'appliquait à la politique et aux gouvernements². Mais en matière d'affinités et d'influence, en psycho-sociologie, cette loi n'est pas systématiquement vérifiée : pour comprendre le romantisme de 1830, il fallait étudier Musset, Balzac, Victor Hugo. Bourget apporte donc aussi un élément de définition de l'époque où il vit, tournée vers une autre, toute en attente et en prolongements, mélancolique par passivité alors que le roman-

1. Voir la préface de 1899 et la note ajoutée pour cette édition au bas de la première page de l'étude sur les Goncourt, où Bourget encadre nettement « l'époque littéraire et sociale (1850-1870) qui fait l'objet commun de ces *Essais* » (ci-dessous, p. 313). Pour bien voir le saut d'une génération qu'effectue l'auteur des *Essais de psychologie contemporaine*, né lui-même en 1852, on peut jeter un simple coup d'œil sur les dates de naissance des auteurs qu'il étudie et qui sont presque tous (sauf Stendhal, 1783-1842) nés autour de 1820 : Leconte de Lisle et Tourguéniev, nés en 1818 ; Baudelaire, Flaubert, Amiel, en 1821 ; Edmond de Goncourt, en 1822 ; Renan, en 1823 ; Dumas fils né en 1824. Les deux plus jeunes sont Jules de Goncourt, né en 1830, mort en 1870, et Taine, né en 1828, le plus proche en tout point de Bourget. Cinq sont encore vivants (leur nom est précédé du M. conventionnel dans les éditions originales) : Taine, Renan, Dumas fils, Leconte de Lisle, Edmond de Goncourt, au moment où Bourget aborde l'étude qu'il leur consacre. La disparition de Flaubert, celle d'Amiel et celle de Tourguéniev sont récentes. Baudelaire est mort en 1867. Seul Stendhal appartient à une tout autre époque.

2. Dans un paragraphe de *Mon cœur mis à nu* (ft 63) : « Il y a une égale injustice à attribuer aux princes régnants les mérites et les vices du peuple actuel qu'ils gouvernent. Ces mérites et ces vices sont presque toujours, comme la statistique et la logique pourraient le démontrer, attribuables à l'atmosphère du gouvernement précédent. »

tisme l'était par l'action. C'est du moins ainsi qu'il la conçoit. Il n'aborde les poètes contemporains que par rapport à Baudelaire par exemple, n'explique « la genèse du roman contemporain » (son article d'août-septembre 1878) qu'en impliquant Balzac, Stendhal et Flaubert. Ce complexe de génération a sans doute quelque responsabilité dans des omissions qu'on peut aujourd'hui lui reprocher : il parle plus volontiers de Coppée, de Richepin, de Sully Prudhomme ou de Léon Valade, que de Verlaine ou de Mallarmé¹. Il ne voit pas bien ce qui se dresse, puisqu'il a ce regard rétrospectif. Il multiplie les réticences à l'égard des naturalistes. Adeptes d'un point de vue « crépusculaire »², il a la nostalgie des soleils levants. Il jette sur « la robuste génération de 1830 » un regard de curiosité jalouse³. C'est une sorte de plainte :

C'en est fini des belles luttes autour des chefs-d'œuvre nouveau-nés (...).
C'en est fini (...) de l'exaltation spiritualiste qui avait accompagné, en l'avivant, la ferveur poétique des jours de flamme (p. 138).

C'est aujourd'hui, dit-il, non plus le temps de la création et de l'action, mais le temps de la critique et de l'analyse : « la plupart d'entre nous donneraient les poèmes lyriques du monde ancien et du moderne pour une bonne page d'analyse⁴ ». Après la « fièvre chaude » du romantisme, la fin du siècle est « refroidie⁵ ». « Je suis venu trop tard », s'exclame-t-il en évoquant la grande fatigue de civilisation du monde moderne (p. 95). Il n'est pas même interdit de penser, au-delà, qu'il a vu dans les nouvelles formes de la vie, dans l'avènement de la science, de la démocratie,

1. On pourrait épiloguer sur ces oublis : quelques lignes sur Mallarmé que ses « audaces de langage [...] ont rendu illustre parmi tous les gourmets de littérature », dans une chronique du *Parlement* (26 février 1880) ; « J'aurais vingt noms à énumérer », lit-on à la fin d'une étude sur Mendès, Coppée, Dierx, « qui mériteraient, comme ceux de Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam et Paul Verlaine, une étude toute spéciale », que Bourget n'écrira pas (*Études et portraits*, 1888, t. I, p. 234). Rien sur Laforgue, auquel il fut lié. Et rien sur Rimbaud, alors qu'il aurait été, au témoignage de l'éditeur, le « seul acheteur » des *Illuminations* dans les semaines qui suivirent leur publication (rapporté par Gustave Kahn, *Les Origines du symbolisme*, Messein, 1936, p. 57). Bourget était bien, en cela aussi, un disciple de Sainte-Beuve : quelques points aveugles sur ses contemporains trouent la belle clairvoyance du « psychologue ».

2. C'est le mot, encore, de Thibaudet, art. cit.

3. « Notes sur Paris : le *Memorandum* d'un vieil optimiste », *Le Parlement*, 8 février 1880.

4. « Chronique théâtrale », *Le Parlement*, 21 février 1880.

5. « A propos d'une cinquantaine [*Hernani*] », *Le Parlement*, 12 février 1880.

dans les progrès de la raison analytique, la fin pure et simple de la création littéraire. La grande question qu'il soulève, écrit Michel Crouzet, « c'est la mort de la forme poétique, rejetée par la science et la démocratie¹ ».

Et pourtant, l'auteur des *Essais de psychologie* n'a qu'un mot pour désigner sa méthode : l'*analyse*. Il revendique sa « position d'analyste sans doctrine » (p. 442), il octroie « l'esprit d'analyse » aux plus intelligents de ses auteurs : à Baudelaire, « l'esprit d'analyse dans l'amour » ; à Stendhal, « l'esprit d'analyse dans l'action » ; à Amiel, « l'esprit d'analyse dans la pensée » ; il aime, chez Flaubert, la « brutalité » de l'analyse (p. 315) ; chez Goncourt, sa rigueur (p. 316). Mais il sait aussi que l'analyse est guettée par l'impuissance, que « le grain moulu en farine ne saurait plus ni germer ni lever » (p. 405). Il a cette idée proustienne d'un châtement de l'intelligence : ceux qui abusent de « l'intelligence » sont menacés de « stérilité »².

Mais revenons encore, pour mieux le saisir, à ce point de vue des *Essais de psychologie*, à ce décalage dont nous parlions. Il faut peut-être distinguer deux choses en lui : ce qui relève d'une forme d'anachronisme : le reflet de la psychologie d'une époque dans des œuvres qui lui sont antérieures ; et ce qui relève de la durée : le romantisme, le *génie du XIX^e siècle*. D'une part, Stendhal par exemple, dont Bourget a pu être considéré comme « l'inventeur³ », éclaire la génération de 1880 parce qu'elle est la première à le comprendre, à le lire, à l'aimer. C'est l'écart le plus large, et Bourget tient à le justifier dans le propos liminaire de l'essai qu'il lui consacre. De même, Baudelaire, méprisé de son vivant, devient un chef d'école en 1880 : c'est le sujet de l'article sur « quelques poètes contemporains » publié en avril 1876⁴, et l'idée revient dans les *Essais*. Les poèmes de Lamartine ou de Victor

1. Michel Crouzet, « La mode, le moderne, le contemporain chez Paul Bourget : une lecture des *Essais de psychologie contemporaine* », 1987, p. 51.

2. « A propos de Jacques Offenbach », *Le Parlement*, 10 octobre 1880.

3. Selon Du Bos : Bourget est « l'inventeur de Stendhal, car le titre d'inventeur doit être réservé à qui apporte le premier témoignage publié » (*Approximations*, éd. cit., p. 250). De la même manière, avec un décalage analogue, on fera des surréalistes les « inventeurs » de Lautréamont.

4. « Notes sur quelques poètes contemporains », *Le Siècle littéraire*, 1^{er} avril 1876 : la partie I est consacrée à Baudelaire, la partie II à ses disciples, Coppée, Sully Prudhomme.

Hugo avaient un écho immédiat. Baudelaire, incompris en son temps, ou admiré d'un trop petit nombre, faisait en quelque sorte un investissement de postérité. C'est la thèse que Verlaine développe de son côté, avec d'autres exemples, dans sa série des *Poètes maudits* qui commence à paraître dans *Lutèce* à partir d'août 1883, quelques semaines avant la publication du premier volume de Bourget. La notion même de « poète maudit » tombe sous cette loi du décalage entre l'incompréhension des contemporains et la gloire posthume.

Mais d'autre part, ce livre, qui si l'on en croit la précision ajoutée au bas d'une page du second volume¹, tend à fixer son champ d'investigation dans des limites assez étroites — vingt ans : 1850-1870 —, trop étroite pour contenir des auteurs de cette importance, se défend mal d'être aussi un livre sur le XIX^e siècle. La coupure opérée quarante ans plus tard, entre siècle chimérique et siècle scientifique, ne semble pas très présente, on l'a vu, à l'esprit de l'auteur des *Essais de psychologie*. Si Baudelaire ou Stendhal expliquent l'âme de la jeunesse de 1880, leur œuvre n'est pas sans relation avec le premier et le second tiers du siècle. Et par le jeu des appendices ajoutés en 1899, le Second Empire déborde en amont jusqu'à Benjamin Constant, en aval jusqu'à Barrès ou Heredia. Certes, Barrès est présenté comme disciple de Taine, Heredia comme continuateur de Leconte de Lisle, et l'idée se maintient ainsi de l'effet différé d'une génération sur l'autre. Mais les naturalistes, Maupassant, Zola, Huysmans, cités plus d'une fois, ne sont pas envisagés comme des disciples de maîtres disparus : Bourget les comprend bien comme formant une nouvelle école. En outre, de nombreux auteurs absents de la table sont invoqués dans les *Essais*, des vers sont cités, de Vigny, Gautier, Sully Prudhomme. On comprend pourquoi Musset, que Bourget adorait, ne figure pas entre ces étoiles dont la lumière n'atteint le monde qu'une génération plus tard : il offre le cas inverse, du « poète le plus éloquent », de son époque (p. 245), admiré en elle, oublié et méprisé ensuite. Mais il n'oublie pas que tous ceux dont il parle, toute cette génération de 1880, et lui-même, sont tous des enfants du siècle. Mario Matucci a défini les *Essais de psychologie* comme une seconde « confession

1. Voir p. XVI, la note 1.

d'un enfant du siècle¹ ». Ne serait-ce que par l'allergie diffuse au siècle des lumières, en particulier à Voltaire (p. 50), ou par la prédilection pour des auteurs qui sont à l'angle critique des deux siècles tels que Rivarol ou Joubert², Bourget est bien le critique l'historien, le psychologue de son siècle, et en particulier de ce mal du siècle dont souffrait René et dont il analyse la récurrence : on le croyait disparu « vers 1840 » mais il « réapparaît aujourd'hui sous des formes nouvelles » (p. 388). Ainsi perçoit-on la permanence du romantisme dont il voudrait se dégager, de ce romantisme qu'il entreprend de définir quand il parle de Flaubert. Michel Crouzet a montré comment se constituait sous son point de vue la solidarité, la continuité, de l'âge romantique et de l'âge moderne :

l'idéalisme romantique contient toute la douleur et toute la fureur du pessimiste, toute l'affirmation du malheur de savoir et de vivre. Il faudrait analyser ici tout ce que les *Essais* doivent à René (la pensée anticipant sur l'acte et la sensation), à Balzac (les excès destructeurs de la pensée et de l'intériorité), à Vigny, précurseur du pessimisme, à Musset, « moderne dans le mal », dit Bourget, et par l'autodestruction, meurtrier de son âme. Plus profondément encore, par une intuition dont la critique devrait bien s'inspirer, Bourget découvre l'unité du siècle, le lien du romantisme de 1830 et du courant « réaliste » ou positiviste ; analysant comment l'exotisme et le relativisme qui lui est inhérent sont plus « favorables à la science qu'à la poésie, et au dilettantisme qu'à la passion », il parvient à propos de Flaubert, moment de synthèse du siècle, à cette formule : les Romantiques d'une façon naïve « ouvrent la voie aux historiens de l'heure présente et à la vaste enquête de nos psychologues ». Les romantiques flamboyants de 1830 sont « les pionniers d'un âge d'exégèse et de documents³ ».

Ainsi les *Essais de psychologie*, cette « somme du XIX^e siècle » contiennent la « genèse de l'idée de modernité », dont le mal du siècle est l'aliment⁴. *Pessimisme, nihilisme, mal du siècle, dilettantisme* ont le même sens. Dans sa carrière et dans sa vie, Bourget y ajoutera le *snobisme*⁵.

1. Mario Matucci, « Les *Essais* de Paul Bourget, entre pessimisme et décadence », 1988, p. 163.

2. Il consacre un article double à chacun d'eux, dans *Le Parlement*, 10 et 17 mai 1883 (Rivarol) et 28 juin-5 juillet 1883 (Joubert) ; le texte sur Rivarol est recueilli dans *Études et portraits*, t. I, 1888, p. 39-57.

3. Michel Crouzet, art. cit., p. 52.

4. *Ibid.*, p. 51-52.

5. Émilien Carassus l'a étudié, montrant l'étrange profondeur du snobisme chez Bourget, consolation de l'âme inquiète de l'enfant du siècle. (*Le Snobisme dans les lettres françaises*, 1946, p. 148-162.)

Nous dirions aujourd'hui que l'auteur des *Essais de psychologie contemporaine* a analysé non pas le second XIX^e siècle, mais un certain XIX^e siècle, ou un certain romantisme d'éclosion tardive. Le choix qu'il fait des auteurs qu'il étudie est représentatif de ce romantisme parallèle et prolongé. Les absences le sont aussi : ni Chateaubriand, ni Hugo, ni Balzac ne figurent à la table, ni Sainte-Beuve, ni Barbey d'Aureville que Bourget a beaucoup fréquenté¹. Tous ces auteurs sont présents à l'esprit de l'historien des affinités, qui voit converger vers lui tout ce que le siècle a porté, mais qui veut mettre en évidence cette récurrence du mal du siècle qu'est le « pessimisme » de 1880. En plein essor de la vogue schopenhauerienne, il analyse les formes d'un pessimisme atavique, propre aux écrivains français. Il en retrouve les racines chez Pascal, La Rochefoucauld, Rivarol, il le décrit comme une « disposition d'âme » plutôt que comme une « doctrine » (p. 409), il l'oppose au pessimisme « féroce » de Schopenhauer (p. 410), ce pessimisme d'importation dont il se méfie². Point n'est besoin des leçons du « misanthrope de Francfort » (p. 247) pour comprendre les illusions de l'amour par exemple, qui aboutissent « au pire malheur, à travers l'espérance du plus grand bonheur » : un auteur aussi peu philosophe que Dumas fils arrive, dans ses mélodrames, à ce constat d'évidence (p. 247). Décrivant les effets, les causes, les formes du pessimisme, Bourget va les chercher dans une tradition du romantisme français. Il isole la lignée des poètes pessimistes : Vigny, Baudelaire, Leconte de Lisle. Il étudie l'incapacité d'aimer dans le roman, affectant René, Adolphe, Amaury, d'Albert. Il esquisse une typologie, opposant le pessimisme dogmatique de Flaubert au pessimisme résigné de Taine. Le *pessimisme* est le lieu commun de ce XIX^e siècle qui l'intéresse, et de chacun des héros des *Essais de psychologie*. C'est la conclusion du livre de 1883, à la fin de l'étude sur Stendhal :

1. Bourget a consacré de nombreux articles à cet écrivain qu'il admire mais situe probablement ailleurs, en marge de la « psychologie contemporaine » : « Barbey d'Aureville », *Études et portraits*, t. I, p. 171-186 ; « Souvenirs sur Barbey d'Aureville » (1889), *Études et portraits*, t. III, p. 272-282 ; « L'art de Barbey d'Aureville » (1909), *Pages de critique et de doctrine*, t. I, p. 30-65 ; « A la mémoire de Barbey d'Aureville » (1924), *Quelques témoignages*, t. I, p. 233-241.

2. En juin 1883, il consacre au philosophe allemand une chronique mi-figue, mi-raisin, insistant d'une part sur « l'antipathie qu'inspire la lecture de sa vie », de l'autre sur la performance démonstrative d'une philosophie qui se passe de logique pour convaincre. (« La statue de Schopenhauer », *Le Parlement*, 14 juin 1883).

No 93

PAUL BOURGET

essais de psychologie contemporaine

études littéraires

Préface d'André Guyaux

La fin du dix-neuvième siècle s'affirme de plus en plus nettement comme le creuset de la modernité esthétique et littéraire ; il n'est pas jusqu'au cinéma qui ne doive son origine à cette fermentation de la critique autour des grands thèmes de la représentation en art, du jugement moral sur l'évolution de la société et de l'affranchissement par rapport aux contraintes de la religion tels qu'ils se sont formés avec Stendhal, Baudelaire, Flaubert, mais aussi à partir des discussions plus théoriques d'un Renan ou d'un Taine, des réflexions sur l'art développées par Dumas, Leconte de Lisle, les frères Goncourt, Heredia, Barrès, Amiel. Il s'agit là d'un véritable état de la littérature à la charnière de la fin du romantisme et du vingtième siècle. On ne sait peut-être pas que le plus fervent des lecteurs de ce livre fut, à l'époque, Friedrich Nietzsche qui n'a pas hésité à traduire quelques passages de ces *Essais* dans son *Zarathoustra*...

Thomas Couture : "Les Romains de la décadence" (détail).
Musée d'Orsay, Paris. Photo © Giraudon.



 93-XI public 72965

ISBN 2-07-072965-6

92 FF tc